

La miséricorde dans la communauté : se réconcilier, dialoguer, remettre les dettes*

Pour approfondir avec vous le thème de la miséricorde en communauté, je voudrais partir d'un passage du Sermon sur la montagne, au chapitre 5 de saint Matthieu :

Donc, lorsque tu vas présenter ton offrande à l'autel, si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande, là, devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et ensuite viens présenter ton offrande (Mt 5, 23-24).

L'offrande perturbée

C'est un passage de l'Évangile qui me semble bien correspondre à notre vie et à notre vocation. Jésus s'adresse à quelqu'un qui présente son offrande à l'autel. En grec « présenter l'offrande » pourrait se traduire littéralement : « apporter un cadeau ». Cela implique donc l'idée d'un geste libre, gratuit. L'offrande que nous apportons à l'autel est un cadeau que nous désirons faire à Dieu. Notons que l'intention de l'offrant est avant tout d'offrir l'offrande *sur* l'autel (*epi to thysiasterion*). Mais c'est alors comme si Jésus l'arrêtait et lui disait de laisser l'offrande *devant* l'autel (*emprosthen tou thysiasteriou*).

Le geste de présenter son propre don à l'autel de Dieu est comme le résumé de la signification de la vocation monastique. C'est le sens de la vocation de tout baptisé, mais les moines et moniales sont appelés à se concentrer sur ce geste, à savoir vivre leur baptême comme offrande de soi au Seigneur, l'offrande que tous, nous sommes toujours invités à exprimer et à renouveler dans la célébration de l'Eucharistie. Eh bien, c'est un peu comme si Jésus, dans ce passage du Sermon sur la montagne, était en train de regarder un moine, une moniale, qui fait sa profession. Ce n'est pas

* Cours donné aux Supérieurs Cisterciens à Rome, le 8 juillet 2016.

par hasard si le rite de la profession prévoit de signer la cédule sur l'autel et de l'y laisser pendant la prière eucharistique. Jésus regarde ce moine qui librement met son offrande sur l'autel et lui dit : Arrête-toi un instant ! Avant de poser ton offrande sur l'autel, je t'invite à réfléchir, à penser, littéralement à « se souvenir ». Et de quoi faut-il se souvenir ? Est-ce du rite, de la cérémonie ? Est-ce de Dieu et des anges ? Non ! Le Christ veut que nous nous souvenions de notre frère, de notre sœur.

Voilà que quelqu'un était là, très pieux et plein de bons sentiments religieux, et peut-être avait-il réussi à libérer son esprit de toute distraction pour penser seulement à Dieu, à l'offrande sacrée, à la religion, et voici que Jésus vient « gâcher la cérémonie », il perturbe le rite et nous demande pour ainsi dire de « nous distraire », de penser à autre chose qu'à Dieu. Il nous demande de nous souvenir de notre frère et, comme si cela ne suffisait à perturber notre recueillement, il nous invite à penser au frère qui a « quelque chose contre » nous, qui est notre adversaire, ou dont nous sommes l'adversaire. Nous savons très bien que rien ne trouble plus notre paix intérieure et notre prière que de penser aux personnes avec qui nous avons des problèmes de relation. Et pourtant, le Christ nous demande de ne pas censurer cette pensée, de nous souvenir justement de ces personnes, et, de plus, il nous le demande comme condition pour bien prier, pour bien offrir notre vie à Dieu et l'offrir en vérité.

La voix du sang d'Abel

Nous devons entendre, dans cet appel de Jésus à nous souvenir du frère avec lequel nous ne sommes pas d'accord, l'écho d'une très longue histoire, qui nous renvoie jusqu'à Caïn et Abel, parce que, ici, Jésus est comme Dieu qui « trouble » la conscience de Caïn en lui demandant : « Où est ton frère Abel ? » (Gn 4, 9). N'oublions pas que l'inimitié de Caïn contre Abel est justement née à propos des offrandes présentées à Dieu (cf. Gn 4, 3-5). Dieu rappelle à Caïn que le frère que nous n'aimons pas ne peut pas être oublié devant Lui. Et Abel n'avait pas simplement « quelque chose contre » Caïn, « la voix de son sang » criait du sol vers Dieu (cf. Gn 4, 10). Le sang d'Abel, la vie d'Abel, « avait quelque chose contre » Caïn, accusait Caïn, et Dieu entendit ce cri, cette plainte, cette accusation du frère innocent envers le frère qui lui avait fait du mal.

Alors, nous devons comprendre que, dans le passage de l'Évangile que nous sommes en train de méditer, le grief de notre frère contre nous est une accusation qui nous rend coupables, ou au moins responsables. Nous devons accepter de nous confronter à cette

accusation. Comme le sang d'Abel, Dieu écoute l'accusation que le cœur du frère a envers nous et il nous demande d'être, nous aussi, sensibles à cette accusation, de l'écouter, de la résoudre avant de mettre notre offrande sur l'autel.

Dans les Psaumes aussi, nous trouvons cette demande de Dieu de ne pas vouloir lui offrir des sacrifices en ignorant la relation avec nos frères et sœurs. Par exemple dans le Psaume 49 :

Tu livres ta bouche au mal,
ta langue trame des mensonges.
Tu t'assieds, tu diffames ton frère,
tu flétris le fils de ta mère.
Voilà ce que tu fais ;
garderai-je le silence ?
Penses-tu que je suis comme toi ?
Je mets cela sous tes yeux, et je t'accuse. [...]
Qui offre le sacrifice d'action de grâce,
celui-là me rend gloire :
sur le chemin qu'il aura pris,
je lui ferai voir le salut de Dieu (Ps 49, 19-23).

En somme, Dieu demande toujours de nous souvenir de notre prochain, de ne pas aller à Lui en oubliant les frères, les sœurs. Les Psaumes, les Prophètes, et l'ensemble du Nouveau Testament, sont un rappel constant de ce « souviens-toi de ton frère ». Les Patriarches aussi ont vécu cela. Abraham, en présence de Dieu qui lui apparaît à Mambré, est tout occupé par la pensée des habitants de Sodome, quoiqu'ils soient pécheurs, et il fait tout pour obtenir la miséricorde de Dieu (cf. Gn 18, 23-32). Et quelle est la première parole de Moïse dans la Bible ? C'est celle qu'il dit à un hébreu qui frappe un autre hébreu : « Pourquoi frappes-tu ton frère ? » (Ex 2, 13). Toute la vocation de Moïse commence au fond ici, à partir de cette question, de cette invitation à se souvenir du frère et à prendre conscience de ce qui se passe entre lui et moi.

La première parole de Moïse, comme la première parole de Dieu à Caïn (Gn 4, 6-9), ou la première parole de Jésus à saint Paul – « Pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9, 4) – est une question dramatique qui nous rappelle le problème de la relation avec nos frères. Accueillir cette question est un jugement qui met en évidence toute la résistance à l'amour qu'il y a en nous. Cette question est une blessure. Si nous l'accueillons, elle peut être une blessure de repentance qui génère une compassion pour tous, qui ne nous appartient pas, mais qui est grâce, un vrai miracle. C'est comme si Dieu venait demander notre cœur, nous le demander et nous le prendre, pour en faire don à notre frère blessé, comme Dieu nous donne le sien.

La réconciliation fait partie de l'offrande

Jésus nous invite à insérer, dans l'acte de notre offrande à Dieu, la pensée, le souvenir de nos relations fraternelles. En somme, nous ne pouvons pas vivre la relation avec Dieu en vérité si, en nous, la discorde avec le frère n'est pas résolue. Remarquons que, si on se souvient du frère avec qui on est en discorde et que l'on sort pour se réconcilier avec lui, dans un certain sens, on n'est pas en dehors de l'offrande. De fait, Jésus demande de laisser là l'offrande, devant l'autel, tandis qu'on va se réconcilier avec le frère. De la sorte, c'est comme si aller se réconcilier faisait partie du don. C'est comme s'il manquait au don quelque chose que l'offrant doit encore aller chercher pour l'ajouter à l'offrande, pour que celle-ci soit vraiment complète et agréable à Dieu.

Dans la vie chrétienne, et en particulier dans la vie monastique, on ne peut dissocier l'offrande à Dieu de la réconciliation fraternelle. Dans le Christ, il n'est plus possible de dissocier la relation avec Dieu de la relation avec le prochain. Dans la parabole du bon Samaritain de Luc 10, 25-37, c'est précisément le point essentiel : le prêtre et le Lévite ne touchent pas l'homme blessé car cela rendrait impure l'offrande faite ou à faire au temple de Jérusalem ; cela les rendrait inaptes au culte qui est leur métier, et donc la chose la plus importante dans leur vie. En cela, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont en contradiction avec le cœur de la Loi, que le docteur qui a interrogé Jésus met en évidence en associant quelques passages de l'Ancien Testament : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même » (Lc 10, 27 ; cf. Dt 6, 5 ; Jos 22, 5 ; Lv 19, 18).

Au fond, la grande révolution et la nouveauté chrétiennes ne se situent pas tellement dans le culte envers Dieu, mais elles concernent l'exigence de ne pas dissocier le culte envers Dieu de la charité envers l'homme. Parce que le cœur du christianisme est la personne de Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Si nous créons cette dissociation, notre vocation devient une aberration. Dissocier l'offrande à Dieu de la réconciliation fraternelle non seulement nous sépare de Dieu, mais nous divise intérieurement ; cela nous empêche d'être des hommes et des femmes unifiés, c'est-à-dire « moines ». Entendons-nous bien : cela vaut dans les deux sens, aussi bien si on se consacre totalement au culte de Dieu en oubliant les frères, que si on se consacre totalement aux frères en oubliant l'amour de Dieu, la prière.

C'est pourquoi, pour rappeler les frères ou les sœurs à la réconciliation, la première étape consiste à les aider à reprendre conscience

du fait qu'on ne peut pas offrir sa vie à Dieu, comme chaque moine ou moniale voudrait le faire, sans se consacrer effectivement aux relations fraternelles. Chaque jour, au fond, nous sommes appelés à « laisser notre offrande devant l'autel » pour aller « nous réconcilier avec notre frère », et alors seulement, notre offrande, notre vie offerte, est déposée sur l'autel, à disposition de Dieu, à la louange et à la gloire de Dieu. C'est comme si la réconciliation était la manière qui nous est donnée de porter l'offrande de notre vie de devant l'autel jusque sur l'autel, c'est-à-dire la façon de rendre notre offrande vraiment acceptée, accueillie, sanctifiée par Dieu et pour Dieu. Si nous voulons « chercher vraiment Dieu », comme saint Benoît le demande aux novices (cf. RB 58, 7), nous ne devons pas oublier de chercher vraiment le frère, la sœur, dont nous sommes séparés ou éloignés.

Responsables du cœur du frère

C'est pour cela que saint Benoît nous aide tout au long de la Règle à nous souvenir du frère qui a quelque chose contre nous. C'est une prise de conscience, une sensibilisation, une préoccupation que nous devons cultiver en nous et dans la communauté. Au fond, il s'agit de se sentir responsable des sentiments du frère, de son cœur, de sa joie et de sa tristesse. Plusieurs fois, la Règle nous demande cette responsabilité en ce qui concerne les sentiments des uns envers les autres. C'est à partir de là que commence un processus de réconciliation. C'est comme un remords, une contrition, qui nous met mal à l'aise devant Dieu, et alors nous comprenons qu'avec le frère irrité, quelque chose doit arriver, qu'il ne suffit pas de laisser passer le problème. Il y a un processus qui doit advenir entre moi et le frère, et si je m'y mets, et le frère aussi, ce sera une occasion d'avancer sur le chemin de l'offrande de notre vie à Dieu.

Au fond, il s'agit toujours de cultiver l'attitude de la première communauté chrétienne au Cénacle de Jérusalem. La prière unanime (Ac 1, 14) et le fait d'être tous ensemble (2, 1) sont la dimension de l'offrande vraie et agréable à Dieu, celle qui accueille la grâce de l'Esprit Saint. Ce qui est demandé à l'homme, à la communauté, c'est de présenter à Dieu cette concorde, cette unité, à laquelle l'Esprit donne son accomplissement en faisant à l'Église le don de la communion trinitaire.

Un apophtegme anonyme dit : « Donnez l'âme et recevez l'esprit, c'est-à-dire l'Esprit Saint » (*Série thématique, La componction*, n° 54).

Au fond c'est tout le travail ascétique qui nous est continuellement demandé : offrir à Dieu notre âme, notre *psychè*, nos sentiments, nos jugements, notre vie, tout notre moi autonome, si souvent replié sur soi-même, pour recevoir l'esprit (*pneuma*), l'Esprit de Dieu qui vient vivifier dans la charité tout ce que nous sommes et ressentons. Tel est le vrai culte, le vrai sacrifice, la véritable offrande que Dieu apprécie, et il l'apprécie en répandant sur elle le feu de son Esprit Paraclet.

Comme je le disais, Jésus interrompt le geste de l'offrande en demandant de penser aux sentiments du frère hostile. Ce « souvenir » de la relation que j'ai avec les frères et les sœurs fait partie de l'offrande, et c'est le début de l'offrande accomplie. Je pense à toutes les fois où saint Benoît nous demande d'être attentifs aux sentiments des autres, comme quand il demande au cellérier, avec insistance, de ne contrister personne (RB 31, 6-7.13-14.16.19). Ou bien au chapitre 71, sur l'obéissance mutuelle, quand il demande à chacun, sous peine d'une punition sévère, de se prosterner devant les supérieurs ou les anciens, s'il se rend compte que leur esprit est irrité ou agité envers lui, même si ce n'est que légèrement (RB 71, 7-9). Ou quand il demande à l'abbé de disposer toutes choses pour ne pas susciter chez les frères un murmure justifié (RB 41, 5). On pourrait donner beaucoup d'autres exemples de cette préoccupation que saint Benoît nous demande à l'égard du cœur des frères ou des sœurs. Et donc, lui aussi veut que dans l'offrande de notre vie, nous n'oublions pas le frère qui a quelque chose contre nous.

Il est important de partir de cette sensibilité à l'autre, de cette non-indifférence à l'égard du cœur de l'autre, même si peut-être l'autre n'a aucune raison d'être irrité. L'irritation du frère est un problème à aborder, à ne pas fuir, pas même avec la prière ou la pitié.

Lorsque nous pensons à notre communauté ou que nous visitons les autres communautés, nous voyons qu'il n'est pas rare que des frères ou sœurs aient « quelque chose contre » d'autres frères ou sœurs, ou contre les supérieurs, ou même contre eux-mêmes. « Être contre » est à l'opposé de l'« être avec » ou de l'« être pour » de la communion chrétienne. C'est vraiment un problème à prendre au sérieux. Il ne s'agit pas tant d'avoir des opinions différentes, mais d'un manque d'amour envers la personne de l'autre qui blesse en profondeur une communauté et toute l'Église. C'est la haine qui éteint la charité.

Parfois, c'est juste quelque chose que le frère nous reproche, qu'il n'apprécie pas en nous, dont il nous accuse. Même dans ce cas, il est important de le prendre au sérieux, car cela veut dire que je peux

vraiment être responsable des sentiments négatifs du frère, de sa tristesse, de la perte de sa paix.

Traînés devant le juge

En tout cas, Jésus nous demande un travail de réconciliation. En quoi consiste ce travail ? Comment l'encourager dans notre communauté ? C'est justement ici que nous devons parler de dialogue et de remise des dettes.

Le mot grec traduit en Matthieu 5, 24 par « réconcilier » est le verbe *diallasso*, qui littéralement signifie « échanger avec ». Cela implique qu'on se remet dans une situation d'échange avec l'autre, et donc qu'on recherche un dialogue, un échange de paroles, une écoute réciproque pour retrouver la paix dans les relations mutuelles. Pour approfondir cet aspect, il est utile de méditer sur la suite de cet Évangile :

Mets-toi vite d'accord avec ton adversaire pendant que tu es en chemin avec lui, pour éviter que ton adversaire ne te livre au juge, le juge au garde, et qu'on ne te jette en prison. Amen, je te le dis : tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier sou ! (Mt 5, 25-26)

Ici, le frère qui a quelque chose contre nous est appelé « adversaire », en grec *antidikos*, ce qui signifie littéralement : « adversaire en justice », celui qui nous accuse de ne pas être justes, d'être coupables. De fait, c'est celui qui nous traduit devant les tribunaux afin que nous soyons condamnés à payer notre dette jusqu'au dernier centime. À la lumière d'autres passages et paraboles de l'Évangile, nous comprenons que c'est une situation où nous ne serons pas traités avec miséricorde, où notre dette ne sera pas remise, et où nous devrons la payer en prison, privés de liberté, peut-être avec des travaux forcés, comme esclaves.

Récemment, j'ai reçu un spam très bien fait, de la part de la préfecture italienne, qui me déclarait inculpé pour fraude fiscale et blanchiment d'argent. Il était écrit en italien parfait, en termes juridiques raffinés, avec des références au code civil et pénal. Comme, après l'ouverture de ce message, je devais aller à Laudes et à la messe, je suis resté inquiet pendant quelques heures, et déjà j'imaginai une descente de police pour m'arrêter, etc. Ce n'est pas que j'aie quelque chose sur la conscience pour les questions financières et fiscales, parce que vous savez que je ne possède rien. Mais je pensais que peut-être, le fait d'avoir parfois fait passer depuis la Suisse ou l'Italie des dons en espèces aux monastères en Afrique, Viêtnam, Amérique latine, avait pu être interprété comme fraude fiscale et blanchiment

d'argent. Bref, pendant quelques heures, j'ai un peu éprouvé l'angoisse que ressent l'accusé en justice qui risque la prison. Et j'ai vu que ce n'est pas agréable du tout !

Eh bien, Jésus nous envoie Lui aussi un spam pour simuler une situation angoissante de mise en accusation formelle. C'est comme s'il nous disait qu'au fond, la relation avec chaque frère doit passer par cette situation, que dans la relation avec chaque frère ou sœur, il arrive un moment où on risque d'être livré au juge et d'être jugé seulement par la justice, sans miséricorde, et donc d'être condamné à la prison, condamné à payer toute la dette de notre propre poche, sans aucune remise.

Que faire pour ne pas aboutir devant le juge ? Nous sommes déjà en route vers le juge. Toute vie naît et se dirige vers le tribunal de Dieu, où il nous sera demandé compte de tout. Dans la vie humaine, on est toujours en chemin avec d'autres personnes qui, d'une manière ou d'une autre, mettent en accusation notre justice, notre justice à leur égard. À toute personne avec qui nous vivons, même si c'est une personne qui vit dans l'autre hémisphère, nous devons quelque chose. Nous sommes toujours débiteurs les uns des autres. Nous l'oublions, nous feignons de croire que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas grave, mais nous sommes toujours redevables à quelqu'un. Tout être humain que le Seigneur met sur notre chemin, nous rend responsables envers lui. Parfois, parce qu'il est plus pauvre que nous. Ou peut-être parce qu'il est plus seul que nous, ou qu'il est en moins bonne santé, ou tout simplement parce qu'il est pécheur et a besoin de notre miséricorde. La révolution que le Christ a introduite dans les relations humaines, c'est que nous sommes devenus redevables aussi envers qui est notre débiteur ; en effet, le Christ nous ayant donné sa vie, tout Lui-même, nous avons un capital de gratuité divine qui annule toute dette des frères envers nous. La miséricorde est ceci : dans le Christ qui est mort et ressuscité pour nous, personne ne peut être débiteur plus que nous ne le sommes nous-mêmes, à cause du trésor infini de la grâce de Dieu que nous avons reçu sans le mériter.

Le chemin de la réconciliation

Alors, que faire ? Que nous recommande Jésus ?

Tout d'abord, Jésus nous rappelle que nous sommes encore *en chemin* vers le tribunal, vers le jugement final. La vie est ce chemin. Et sur ce chemin, nous sommes en compagnie de notre adversaire. Peut-être qu'il nous tient ferme, qu'il nous a attaché les mains pour ne pas nous laisser échapper, mais nous sommes en chemin. Et Jésus nous dit quelque chose de très intéressant : ce chemin est une

opportunité, ce n'est pas encore un lieu de condamnation, mais un espace dans lequel nous pouvons encore travailler pour notre liberté, nous pouvons encore éviter, non seulement la prison et le remboursement jusqu'au dernier sou, mais aussi le jugement, et même la rencontre avec le juge. Et nous pouvons nous investir dans cette démarche en profitant de ce bout de route qui nous sépare du tribunal – c'est-à-dire de toute notre vie jusqu'à la mort – pour nous réconcilier avec le frère.

Cela implique quelque chose de fondamental pour comprendre ce qu'est la réconciliation : *la réconciliation est un chemin*. Ce n'est pas quelque chose qui arrive dans un moment de bonne volonté, ou de bonté volontariste. La réconciliation est un processus, un chemin que je fais avec le frère ou la sœur qui m'accuse, ou que j'accuse. La réconciliation transforme le chemin vers le tribunal de la justice en recherche commune de paix, de communion, de compréhension mutuelle. Nous pourrions marcher en continuant à nous accuser, ou en refusant de nous parler, en attendant juste la victoire sur le rival, ou en craignant seulement de perdre le procès. Jésus nous invite à faire de la vie et des relations un chemin de réconciliation.

Pensons aux relations dans nos communautés. Combien de frères et de sœurs marchent entre eux ou avec nous en s'accusant mutuellement, ou vont toujours accuser l'autre chez le supérieur, ou auprès de leurs amis à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté ! Combien de frères et de sœurs marchent sans se parler ! Ils ont des problèmes de relation, ils ont un tas de raisons, fondées ou imaginaires, de se plaindre les uns des autres, et ils traînent cette tension pendant des années, des décennies, dans un silence lugubre, un silence de mort, sans vie.

Nous devons alors reconnaître que l'invitation de Jésus est pleine de compassion pour la tristesse et la stérilité auxquelles nous condamnons nos relations, nos communautés, notre vie, lorsque nous ne vivons pas les difficultés de relations, humainement inévitables entre des êtres humains pécheurs, comme une opportunité de vivre un chemin de réconciliation. S'il nous le demande, c'est parce que cette opportunité nous est offerte, qu'il est possible de la choisir, et que lui-même veut nous aider à vivre ainsi le chemin de la vie et toutes nos relations. Non seulement pour que la société soit plus paisible et plus humaine, mais aussi pour que tous, nous atteignions notre destin qui est l'offrande, le don total de notre vie au Père qui nous l'a donnée le premier.

Nous devrions lire et méditer à la lumière de tout ceci le chapitre 72 de la Règle, dans lequel parvenir « tous ensemble à la vie

éternelle », sous la conduite du Christ, est l'aboutissement d'un chemin de réconciliation et de communion entre les frères et avec le supérieur.

Unité de pensée

Le terme utilisé par l'Évangile pour exprimer la réconciliation que nous sommes appelés à choisir sur le chemin de la vie est le terme *eunoëo*, qui pourrait se traduire par : « être bienveillant », « avoir de bons sentiments », en latin il se traduit par : *consentire* « être d'accord, de même sentiment que l'autre ».

Jésus suggère qu'en chemin, nous devons chercher à accorder nos sentiments, nos pensées. Cela implique que le chemin de la réconciliation soit un chemin de dialogue, de recherche commune de la vérité, de la vérité sur nous-mêmes, de la vérité de nos relations, de la vérité sur tout, et en particulier sur ce qui est plus fort et plus solide que tout ce qui nous divise ou nous rend mécontents les uns des autres.

« De quoi discutiez-vous sur la route ? » (Mc 9, 33), demanda un jour Jésus aux disciples, et ils se taisaient parce qu'ils avaient honte d'avouer qu'ils discutaient de « qui est le plus grand » (9, 34). Ce n'était donc pas un dialogue de réconciliation, mais de division. Ils étaient des adversaires les uns pour les autres, qui se livraient réciproquement au juge pour que tous les autres soient condamnés à être des inférieurs.

Mais pour que notre chemin commun puisse vraiment être un chemin de dialogue de réconciliation pour la communion, nous avons besoin que se produise ce qui est arrivé aux disciples d'Emmaüs. Je ne sais pas si dans leurs discussions sur les faits et les événements qui avaient eu lieu à Jérusalem, il y avait aussi un élément de conflit, de litige, d'accusation, sinon entre eux, du moins vis-à-vis des autres disciples ou, qui sait, envers Jésus qui avait failli à sa mission.

Jésus vient et transforme ce chemin stérile de lamentation et de tristesse en dialogue de communion de sentiments dans l'écoute et la méditation de la Parole de Dieu illuminée par le Verbe du Père.

Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ? (Lc 24, 32).

Cette parole, que les deux disent comme en chœur, à l'unisson, exprime une réconciliation réussie. Ou plutôt une réconciliation qui peut continuer à se réaliser durant toute la vie, parce qu'ils ont appris de Jésus la méthode du chemin pour construire un sentiment commun,

une pensée commune, des choix communs. Dans cette phrase des deux disciples, il y a la synthèse du dialogue chrétien, ce qui construit vraiment la communion entre nous, dans les communautés, dans l'Église, dans le monde.

Le dialogue commence vraiment lorsque nous accueillons la Parole de Dieu dans le Christ présent pour nous parler, à travers le Christ qui marche avec nous pour nous parler et nous éclairer sur les Écritures. Lorsqu'on cultive la conscience – liturgique, eucharistique – que le Christ nous parle vraiment en marchant avec nous, les Écritures, l'Évangile, ne sont plus seulement des « leçons » que Dieu nous fait, mais une réelle « conversation » avec Lui : « Il conversait avec nous en chemin. » Les disciples d'Emmaüs n'avaient pas seulement à écouter en silence, mais ils pouvaient poser des questions, formuler des objections, exprimer leurs sentiments, leurs idées ; de fait, le verbe qui suit, *dianoigo*, signifie littéralement *ouvrir* : c'est le verbe de celui qui ouvre la porte pour faire entrer les invités. Donc les propos de Jésus expliquant les Écritures étaient une invitation à entrer chez Lui pour dialoguer sur la Parole de Dieu.

C'est de cette façon que, en communauté aussi, il est nécessaire de vivre le dialogue à partir du partage de la Parole de Dieu, afin que ce dialogue puisse impliquer toute notre personne, notre cœur, le faire brûler, c'est-à-dire le rendre passionné pour la beauté et la vérité du Christ, pour la vérité que Dieu nous communique en se révélant.

Si cela se réalise, le dialogue conduit les frères, les sœurs, non seulement à avoir des idées communes, ou à prendre des décisions communes, ou à se mettre d'accord sur les choses et les choix, mais aussi et surtout à mettre les cœurs en communion : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous ? » Les deux pèlerins se communiquent une communion d'expérience intérieure, de sentiments profonds, de joie et d'émotion, provoquées par le Christ, par la Parole de Dieu. Alors la réconciliation n'est pas que superficielle, mais elle produit une réelle concorde, une communion des cœurs profonde et solide, même si les opinions et les idées demeurent peut-être divergentes. Qui découvre une concorde avec le frère dans l'écoute et la reconnaissance de Jésus-Christ, dans la prière et l'écoute de la Parole de Dieu, n'a plus besoin de l'accuser, de le porter chez le juge, d'aller toujours chez l'abbé le critiquer pour obtenir un avantage ou une victoire sur lui. Quand on expérimente vraiment combien la beauté, la bonté et la vérité du Christ font brûler nos cœurs, on n'a plus envie de continuer à se plaindre les uns des autres pour les broutilles habituelles, pour les luttes de pouvoir, pour obtenir des avantages mondains et stériles.

Quand nous nous livrons mutuellement au juge, nous perdons notre temps, le temps de notre vie. C'est un temps durant lequel nous ne vivons pas vraiment et nous ne laissons pas vivre les autres. Combien de temps se perd dans les communautés, même au cours des visites canoniques, pour s'accuser les uns les autres sur des questions, au fond, de pouvoir et d'avantages individuels ! On discute, on argumente, et à la fin on ne sait plus qui a raison et qui a tort, parce que dans l'accusation de l'autre, au fond, tout le monde a tort. Si tout ce temps et ces énergies étaient consacrés à marcher ensemble avec le Christ, à l'écouter, à converser avec lui, à converser ensemble en sa présence, alors grandirait en nous l'expérience ardente d'une beauté, d'un goût de la vie, des relations communautaires, de notre vocation, qui rendrait la beauté à toute chose, même aux limites et aux défauts des frères, des sœurs et des supérieurs.

Remettre la dette dérisoire du frère

Si l'adversaire nous mène devant le juge, nous aurons à payer en prison notre dette « jusqu'au dernier sou » (Mt 5, 26). C'est un détail qui nous renvoie à la parabole du débiteur insolvable auquel le maître a remis toute sa dette et qui ne remet pas les quelques sous que lui doit un compagnon (cf. Mt 18, 23-35). Mais surtout, il nous renvoie à la prière par excellence de Jésus et en Jésus, qui est le « Notre Père », dans laquelle le Christ a inséré et a souligné le thème des dettes fraternelles à remettre comme le Père nous les remet (cf. Mt 6, 7-15).

C'est comme si Jésus nous disait que, lorsque notre adversaire nous conduit devant le juge pour nous faire payer notre dette jusqu'au dernier sou, ou quand c'est nous qui conduisons notre frère devant le juge pour qu'il nous rembourse jusqu'au dernier sou qu'il nous doit, le fait de se mettre d'accord, de se réconcilier en chemin devrait consister en la décision commune d'annuler la dette, réelle ou imaginaire, qui existe entre nous. Saint Paul résumera admirablement cette réconciliation en écrivant aux Romains : « N'ayez de dette envers personne, sauf celle de l'amour mutuel, car celui qui aime son prochain a accompli la Loi » (Rm 13, 8). Et il rappelle que toute la Loi se résume dans le commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (cf. Rm 13, 9 ; Lv 19, 18). Qui d'entre nous ne remettrait pas toutes les dettes qu'il a envers soi-même ?

Pardonner les dettes implique le consentement à renoncer à ce dont le frère me prive déjà, parce que ce que je lui ai prêté me manque dès maintenant. La dimension de « se vider de soi », qui, en grec, est la *kenôsis*, celle que le Fils de Dieu a choisie en se faisant homme et en mourant sur la Croix (cf. Ph 2, 6-11), est donc

indispensable pour une vraie réconciliation. Pour se réconcilier les uns avec les autres, notre liberté doit consentir à perdre ce que le frère ou la sœur nous doit, et donc à « se vider » de ce à quoi nous aurions droit. Ce geste est libre, il va au-delà de la simple justice, il est miséricorde.

Comment est-ce possible ? Comment pouvons-nous faire ce choix pour remettre la dette de notre frère ? Ou comment pouvons-nous demander ce choix au frère envers qui nous sommes débiteurs ? Comment est-il possible de choisir de perdre quelque chose, de nous vider de quelque chose, de diminuer ? Comment pouvons-nous demander cela à nos frères et sœurs en conflit entre eux ou avec nous ?

Pour cela, il est important que nous comprenions le vrai sens de lité dans la Règle et le charisme de saint Benoît, mais surtout, que nous comprenions l'humilité du Christ lui-même, parce que c'est à elle que saint Benoît veut nous former pour vivre en tout, et ensemble, le mystère pascal.

Dans le passage de Matthieu que nous avons médité, nous avons vu que les deux termes utilisés pour définir la réconciliation, *diallasso* et *eunoeo*, impliquent l'échange, le dialogue, pour atteindre une communion de pensées, de sentiments. Or, saint Paul introduit l'hymne de la lettre aux Philippiens, chapitre 2, avec ces mots : « S'il est vrai que, dans le Christ, on se reconforte les uns les autres, si l'on s'encourage avec amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la compassion, alors, pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes dispositions, le même amour, les mêmes sentiments ; recherchez l'unité. Ne soyez jamais intriguants ni vaniteux, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de ses propres intérêts ; pensez aussi à ceux des autres » (Ph 2, 1-4).

Et aussitôt Paul résume tout cela en nous demandant de nous ouvrir à ce qui permet vraiment cette conversion de nos cœurs, sentiments et pensées : « Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus » (Ph 2, 5).

Nous ne pouvons pas nous réconcilier entre nous tout seuls, en changeant *nos* propres sentiments et les sentiments du frère. Nous avons besoin de sentiments qui nous dépassent, qui dépassent notre mesure, notre fermeture sur nous-mêmes. Nous avons besoin des sentiments du Christ, littéralement : de « sentir en nous comme dans le Christ Jésus ». Et aussitôt après, Paul nous révèle que Jésus n'a pas voulu se remplir même de lui-même, de son égalité avec Dieu, mais qu'il a préféré se vider lui-même et obéir jusqu'à la mort sur la Croix (cf. Ph 2, 6-8). Si Paul nous demande cela, c'est parce que

cette grâce nous est offerte et que nous pouvons l'accueillir. Nous pouvons avoir en nous et entre nous les sentiments du Christ, c'est-à-dire sa charité.

Nous, trop souvent, nous essayons de nous réconcilier et de vivre la communion fraternelle comme s'il s'agissait de construire et de produire quelque chose qui vienne seulement de nous. Comme si la communion chrétienne était un pacte, un accord, un accord bilatéral entre nous. Rien n'est bilatéral dans l'Église, parce qu'en tout, nous sommes appelés à laisser venir et agir entre nous un Tiers, qui est Dieu, qui est le Christ, qui est le Saint-Esprit. Dans la parabole de Luc 15, c'est le père, et la miséricorde du père, qui peut créer une réconciliation entre les deux frères.

Par conséquent, il n'y a pas de vraie réconciliation entre nous si nous n'écoutons pas et n'accueillons pas la présence de Dieu au milieu de nous. Et Dieu nous donne l'Esprit Saint justement pour cela. Dieu nous communique sa communion trinitaire pour nous permettre d'être un comme le Père et le Fils sont un (cf. Jn 17).

Cela signifie qu'une réconciliation profonde, une véritable communion, ne s'improvise pas dans nos communautés. Il faut un chemin fait ensemble, que nous, supérieurs, devons encourager de tous nos efforts, un chemin d'écoute de la Parole de Dieu, de prière les uns pour les autres et ensemble, et un dialogue visant à reconnaître le Seigneur présent parmi nous et qui nous parle, et qui nous transmet, comme aux disciples d'Emmaüs, les sentiments de sa charité humble et ardente.

Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger (Mt 11, 28-30).

Le travail que nous devrions faire en communauté est celui d'expérimenter ensemble, dans l'écoute, la prière, la vie fraternelle, combien le Christ restaure notre vie. C'est-à-dire faire ensemble l'expérience de Jésus qui nous désaltère, nous nourrit, nous reconforte. C'est cette expérience qui rend possible de renoncer aux fausses plénitudes qui créent entre nous de faux débits et de faux crédits. Lorsque nous nous entraïdons à percevoir la plénitude que Dieu est pour nous, même si nous sommes démunis ou dépourvus de tout, alors vraiment la seule dette que nous avons envers les autres est celle de la charité, de « l'amour réciproque » (Rm 13, 8). La charité est la seule réalité dont on peut dire que plus nous nous en vidons, plus elle nous remplit. Car la nature de la charité est le don de soi. Plus on donne de l'amour et plus on possède l'amour. C'est le mystère de Dieu, de la Trinité, et le mystère de la divine miséricorde.

Alors, la réconciliation chrétienne n'est pas seulement le traitement passager d'un problème, ce n'est pas la solution d'un accident de parcours ; c'est l'expérience essentielle et permanente du mystère de Dieu venu y faire participer toute notre vie.

Casa Generalizia O.Cist.
Piazza del Tempio di Diana, 14
I – 00153 ROMA

Mauro-Giuseppe LEPORI, o.cist.
abbé général